1re Année. Le 15 Avril 1867. Numéro 1er.

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Spiritisme, Magnétisme, Sciences et Arts

BUREAUX DE LA RÉDACTION : A PARIS, RUE DE LA VICTOIRE, 34

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue de la Victoire, 34;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher), chez M. Destenay, imprimeur.

Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue de la Victoire, 54;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher), chez M. Destenay, imprimeur.

Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

AVIS

Tout Abonné qui désire assister à une des Soirées d'études données dans les salons de la rédaction, devra en faire la demande huit jours auparavant.

AVIS

Les communications relatives à la spécialité du journal doivent être adressées aux bureaux de la rédaction où elles seront examinées, et, s'il y a lieu, insérées à tour de rôle.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de Destenay.

A NOS LECTEURS.

Un nouveau journal vient prendre sa place au soleil du monde intelligent. LE PROGRÈS SPIRITUALISTE n'a pas la prétention de faire mieux que ses prédécesseurs, mais il vient se joindre à eux pour faire avancer l'œuvre commune en suivant une route nouvelle; il ouvrira ses colonnes à la discussion de quelque côté qu'elle se présente; il n'a aucune couleur, aucun parti pris; toute recherche sur la vérité, toute opinion émise de bonne foi seront accueillies favorablement, et même avec reconnaissance. On pourrait l'appeler la *tribune spiritualiste*, tribune où chaque homme sincère aura le droit d'émettre son opinion et de la discuter dans toute la plénitude de sa conviction.

La théorie du spiritualisme sera expliquée pour ceux qui ne la connaissent pas; la typtologie sera définie, la médiumnité par l'écriture sera enseignée, et pour cette tâche nous laisserons souvent la parole à ceux qui sont reconnus docteurs dans la croyance. Les faits qui arrivent chaque jour seront rapportés, pourvus qu'ils soient certifiés par des témoins dignes de foi; nous emploierons tous les moyens pour approcher de la vérité le plus possible et prouver palpablement l'immortalité de l'âme.

Comme la lumière jaillit du choc des opinions, nous les accueillerons toutes, bien entendu qu'elles se rattacheront aux idées spiritualistes; nous nous ferons un devoir de les soumettre au lecteur, qui, à son tour, les acceptera ou les repoussera en donnant ses raisons. — C'est le but principal de cette feuille, qui n'est pas une œuvre de concurrence aux journaux qui se publient depuis longtemps à Paris, à Lyon et à Bordeaux, et, lesquels sont rédigés par des hommes d'un savoir reconnu, mais pour offrir un organe à des articles souvent intéressants qui ne peuvent être admis dans ces diverses revues, les unes ayant une opinion fortement arrêtée, et n'acceptant aucune discussion, les autres étant surchargées de matières intéressantes auxquelles leur format suffit à peine.

Il y a deux ans, ce projet avait été conçu par des écrivains de mérite qui comprenaient combien la discussion est utile, combien la réfutation est indispensable pour marcher avec sécurité dans une bonne voie; il fut abandonné. Aujourd'hui un homme intelligent, entièrement dévoué à l'œuvre par les douces affections du cœur qui unissent la vie à la mort, reprend ce projet, et le met à exécution. Espérons que la bonne volonté, le dévouement de tous nos frères en spiritualisme ne lui feront pas défaut.

Parmi les vaillants champions du spiritualisme qui nous ont le plus encouragée dans notre entreprise, nous citerons l'honorable M. Salgues (d'Angers), qui nous écrit à la date du 16 janvier dernier :

« Il y a longtemps que j'ai formé le désir qu'il s'établit une société pneumatologiste dans laquelle on put débattre librement, sans passion, et avec toute la tolérance possible et les meilleurs procédés, les questions si épineuses du spiritualisme ou du spiritisme, dans lesquelles j'ai relevé souvent bien des incohérences. C'est en raison de cela qu'il est essentiel qu'on accorde à chacun de ceux qui seront bien dévoués à l'œuvre dont on s'occupe si chaudement aujourd'hui, tout droit de question. Je ne pense pas que ce soit assez que chacun ait la liberté d'une opinion *arrêtée* d'une manière absolue. Je crois que les esprits ne nous ont pas encore donné des informations qui puissent nous permettre, à chacun de nous, de dire *irrévocablement : Je sais.* Je crois, à cause des contradictions des esprits, dans les différents camps, que nous avons encore beaucoup à apprendre, et que nous devons mettre de côté tout amour-propre de science pneumatologique, et que nous n'avons rien de mieux à faire que de provoquer des discussions entre les esprits *sages,* puisqu'ils nous disent eux-mêmes : « *Nous sommes toujours hommes, et nous discutons sur mille questions.* » Quand on discute ainsi, c'est qu'on n'est pas généralement d'accord; c'est qu'il y a au moins deux camps. Or, la vérité, n'admettant pas de discussion, attend que la lumière sorte de ces débats, que nous ne devons provoquer que pour nous instruire, et non pour chercher la gloire apparente de notre raisonnement. Appelons les avis des esprits, et s'ils ne s'accordent pas, cherchons, en attendant mieux, ce que la réflexion nous

---

L'AME EXILÉE

LÉGENDE

PAR ANNA MARIE

La terre est un exil, la patrie est aux cieux.

L. DE SIVRY.

A MADAME AR. D. DE P.

Madame,

L'ouvrage que j'ai l'honneur d'offrir à nos lecteurs, n'est pas nouveau; il date de trente ans. Je le connais depuis une vingtaine d'années, et la lecture m'en a si vivement impressionnée que je m'en suis toujours souvenue avec bonheur. A cette époque je ne connaissais pas encore le spiritisme; aujourd'hui en le relisant je suis persuadée que c'est une mère affligée qui a écrit cela sous l'inspiration d'un esprit aimé et regretté.

Aussi j'en offre la publication à toutes les mères qui souffrent; et en l'adressant personnellement à vous, madame, qui souffrez et pleurez, je l'adresse à toutes celles qui, comme vous, pleurent un être chéri et adoré.

Puissé cette lecture apporter un peu de calme à votre esprit, un peu de consolation à votre cœur et je serai bien récompensée de la pensée que j'ai eue.

J'ai l'honneur de vous saluer.

HONORINE HUET.

PREMIÈRE PARTIE

I

La foi contient en germe toutes les choses espérées.

ST-PAUL.

C'était le joyeux temps des moissons nouvelles, et tous les champs de la Judée se couvraient d'un grand nombre de travailleurs : pourtant les plaines de Gédora sont désertes; aucune voix n'y retentit; les gerbes, debout et sans ordre, sont abandonnées sur les sillons encore à moitié couverts de leurs riches épis; la serpe aiguë repose auprès de l'ouvrage délaissé, et nul bruit ne s'entend que celui des clochettes sonores agitées par les beaux troupeaux noirs et blancs répandus dans la prairie qu'arrose le Silora.

Où sont les travailleurs qui, le matin, en sciant les blés, chantaient les cantiques des fêtes de la moisson? Où sont les jeunes et belles filles qui leur répondaient en rassemblant les épis tombés sous leurs faucilles? A la première heure du jour, le voyageur, traversant ces plaines embaumées, eut été réjoui dans son cœur en voyant de loin ces jeunes hommes aussi beaux que les bergers de Madian, et leurs compagnes aux longs regards voilés, belles et brunes comme l'épouse des cantiques, et dont les formes pures se dessinaient gracieusement sous leur tunique bleue. La gaîté brillait sur tous ces visages éclairés des premiers rayons du jour. Pourquoi ces joyeux moisonneurs et ces glaneuses au doux sourire ont-ils déjà quitté les sillons, laissant ainsi l'ouvrage interrompu?

L'orage les a-t-il dispersés?

— Non; le ciel est serein, il verse une blonde lumière sur ces plaines heureuses.

La chaleur les a-t-elle forcés de chercher un abri sous les hauts palmiers qui croissent au pied du côteau?

— Non; l'ombre des palmiers est déserte, et la chaleur n'est point accablante; le vent des montagnes s'est

permettra d'admettre. Voilà ce que je crois utile pour le succès d'une association pneumatologiste. »

Une autre lettre nous a été écrite par l'éminent auteur de la pluralité des existences, qui, non-seulement approuve aussi notre publication, mais promet son utile concours. Nous espérons donc que protégée de la sorte dès sa naissance, notre petite feuille pourra grandir tranquillement auprès de ses frères aînés. Nous espérons également, et surtout que la protection divine viendra à notre aide et que les bons esprits ne nous abandonneront pas.

H^ne^ Huet.

A la Presse générale.

Un nouvel organe de la pensée paraît. Il vient en quelques mots de donner un programme succinct des travaux qu'il entreprend. Quelle qu'en soit la nature, il ne mériterait pas votre désapprobation si le but en est louable. Or, il est le même que vous poursuivez tous à l'envi, partant de points de vue, avec des principes et des moyens différents : *le progrès humain*. Nous, nous le voyons dans l'étude de théories et le développement de phénomènes que vous mentionnez parfois, que vous effleurez à peine, et que vous condamnez. — La raison dit qu'il faut approfondir un sujet avant de le juger. Ainsi nous avons fait, quant au point capital de l'immortalité de l'âme, de l'existence profonde des esprits et de la réalité de leurs manifestations parmi les humains, et nous en avons acquis la certitude. Basée sur des faits irréfutables et accessibles à tous, elle n'est le monopole exclusif de personne, elle s'offre à tous. Comme elle est à nous déjà, tôt ou tard elle sera vôtre, et nous en formons le souhait du fond du cœur.

Or, il ne s'y joint nulle prétention à la contrainte, à la violation de la grande liberté de la pensée, nul de vous ne saurait donc prendre ombrage que nous affirmions et que nous parlions d'après notre conscience; et persuadés que, sous ce dernier rapport au moins, nous avons votre entière approbation, nous nous mettons de confiance à l'œuvre.

A la Presse dite Religieuse, aux différents organes des différents cultes.

Par cela même que nous nous adressons collectivement et dans les mêmes termes à chacun de vous qui, en vertu du progrès de la civilisation et des lumières, avez ou devez, en tous pays, avoir droit d'exister et de parler, nous constatons et revendiquons pour nous ce même droit.

Loin de nous la pensée d'intervenir dans aucun litige des diverses sectes qui peut avoir sa raison d'être, mais dont les esprits sains ont toujours blâmé les excès. Du principe ecclectique que nous professons qu'il faut chercher le vrai, aimer le bien, admirer le beau partout où on les trouve, découle nécessairement une neutralité absolue dans la permanente rivalité des cultes. C'est la ligne de conduite qui nous est tracée par la loi du progrès. C'est la route franche que nous sommes décidés à suivre, sans écarts, dans notre pérégrination à travers les régions ardues de l'étude de l'âme et de sa destinée.

A la Presse du Spiritualisme, du Spiritisme, du Magnétisme et de toutes les sciences qui s'y rattachent de tous pays.

Nous donnons le salut de cordiale confraternité.

Le *Progrès spiritualiste* se présente, non en rival, mais en coopérateur loyal et zélé de chacun de vous. Il ne dit pas en émule, ne faisant que de naître ; et il ne prétend que contribuer, en y concentrant tous ses efforts, à la propagation du grand œuvre de l'union de la terre et du ciel qu'il est donné à notre siècle de voir éclore de toutes parts. A la tâche commune il y a place pour tous. Le *Progrès spiritualiste* vient prendre la sienne. Et il est certain d'y former le vœu de bienvenue le plus agréable à ses devanciers, en souhaitant d'en voir les rangs bientôt grossis par l'adhésion et la collaboration de tout ce qui est sincère dans sa publicité.

Alp. Vieillard de Boismartin.

De la Médiumnité ou Médiamnité.

La médiamnité est la faculté qui permet à l'incarné de communiquer avec le désincarné. Elle est générale, mais plus ou moins développée. Elle est diverse : les uns voient, les autres entendent; ceux-ci provoquent des bruits, ceux-là de la dynamique; d'autres écrivent ou dessinent. Mais cette faculté générale n'est pas assez grande chez tous pour produire ces effets. C'est ce qui fait dire : monsieur un tel est médium. Il serait plus exact de dire : Monsieur un tel est médium *à un degré suffisant pour produire tel effet.* Comme on dit : Voilà un *danseur,* en parlant d'un artiste de théâtre. Ce danseur n'a de supériorite sur les autres hommes que de posséder à un degré plus élevé une faculté commune à tous.

La médiamnité suffisante pour établir des communications entre le monde incarné et le monde désincarné, peut être retiré à ceux qui en abusent, car l'œil de Dieu veille sans cesse sur l'homme. La pratique de ce que vous appelez *spiritisme* vous convaincra palpablement de deux choses ; de l'immortalité de l'âme et de la Providence dont l'action est incessante.

Le Vieux Jacques.

Comment sans cesser d'être raisonnable et sensé, un homme peut croire que les esprits ont des moyens de révéler leur existence et de communiquer avec nous.

Une circonstance accidentelle a mis dans la main d'un littérateur, d'un savant, d'un philosophe ou de tout autre, un livre portant ce titre étrange : *Livre des Esprits.* Il l'ouvre, et à la première page il lit la déclaration de celui qui le publie : *Ceci a été écrit sous la dictée d'êtres invisibles qui se sont dit appartenir au monde des esprits et avoir naguère ou jadis habité corporellement la terre ou d'autres mondes.* Il poursuit, et en tête du livre même il trouve un ordre de le publier, et il voit :

« Occupe-toi avec zèle et persévérance du travail que « tu as entrepris *avec notre concours,* car ce travail est « le nôtre. Nous y avons posé les bases du nouvel édifice « qui s'élève et doit un jour réunir tous les hommes « dans un même sentiment d'amour et de charité; mais « avant de le répandre, *nous le reverrons ensemble* « afin d'en contrôler tous les détails.

« . . . . Souviens-toi que *les bons esprits n'assis-* « *tent* que ceux qui servent Dieu avec humilité et désin- « téressement, et qu'ils répudient quiconque cherche « dans la voie du ciel un marchepied pour les choses de « la terre. Ils se retirent de l'orgueilleux et de l'ambi- « tieux. L'orgueil et l'ambition seront toujours une bar- « rière entre l'homme et Dieu. C'est un voile jeté sur les « clartés célestes, et Dieu ne peut se servir de l'aveugle « pour faire comprendre la lumière. »

élevé; il rafraichit la plaine et court sur les épis, qu'il courbe et soulève en flots d'or.

Pourquoi les chants ont-ils cessé? Pourquoi la plaine est-elle solitaire?

— Hélas! c'est que Marie, la plus belle et la plus aimée des vierges de Gédora, n'est plus; une mort imprévue l'a frappée, et quand la nouvelle en a retenti parmi les moissonneurs ils ont tout quitté, laissant là leurs travaux, et abandonnant l'espoir de leur abondante récolte, pour se hâter vers la demeure de la jeune fille, afin de jeter un dernier regard mouillé de larmes sur ses traits aimés.

Quoi ! la mort frappe aussi la jeunesse, se disaient-ils en approchant.

II

Marie, blanche et pure comme un lys des eaux, avait été déposée sur sa couche funèbre; selon la coutume antique, elle était revêtue de ses pudiques vêtements; des voiles de lin retenus sur son front par la couronne immaculée des vierges, laissent voir son visage dont la mort n'a point terni la beauté; la paix des anges est sur son front, et ses lèvres entr'ouvertes par un dernier sourire, semblent murmurer encore des paroles d'amour et de candeur.

Anastasie, l'une de ses compagnes, a placé dans ses mains jointes une croix de roseau, symbole de sa foi naïve, tandis qu'une autre jeune fille, Géthira, restée juive au milieu des exemples qui l'entourent, a croisé les pieds de son amie selon l'usage hébreu, et s'est hâtée de répandre au dehors toute l'eau renfermée dans la maison. Elle disait avec effroi que l'ange de la mort y avait lavé son glaive sanglant. Mais Anastasie réserve un vase rempli d'eau du Jourdain, qu'elle dépose au pied du lit funèbre; elle y trempe une branche de buis bénit, pour que ceux de sa foi la répandent, comme une pluie sainte, sur le front baptisé de la vierge chrétienne.

Un grand nombre de jeunes filles, vêtues de blanc, l'entourent et brulent des parfums autour d'elle; des veuves et de jeunes épouses jettent du nard, de la myrrhe et des fleurs sur sa couche qu'elles arrosent de larmes, et partout, dans la chambre de deuil, on n'entend que des sanglots et des gémissements.

Des vieillards qui s'étaient réjouis sur son berceau, disaient :

— Pourquoi vivons-nous encore, nous que la vieillesse accable, tandis que la jeunesse est moissonnée? Ton avenir était si beau! Ta présence aimée répandait tant de bonheur autour de toi! Ah! si nos vieux jours avaient pu racheter les tiens!

Et les vieillards pleuraient, penchés sur cette fleur, flétrie dès sa première aurore, et se plaignaient d'être oubliés sur la terre ainsi que de vieux troncs dépouillés et noircis par le temps.

Une servante, courbée par l'âge, arrachait ses cheveux et se roulait au pied du lit funèbre, en disant :

— Ah! pourquoi tes soins ont-ils prolongé mes jours, quand naguère la maladie me consumait? Je n'aurais pas aujourd'hui la douleur de te survivre.

Ainsi chacun épanchait l'amertume de ses regrets. Mais que sont les douleurs qui peuvent s'exhaler !

Une femme est assise auprès de Marie.

Elle ne pleure pas, celle-ci; elle ne gémit pas, elle n'arrache point ses cheveux ; mais elle est plus pâle que la jeune morte, et, comme elle, immobile; ses yeux sont fixés sur ce visage sans couleur; et, depuis deux jours que Marie n'est plus, cette femme n'a changé ni de regard, ni d'attitude; on va, on vient, on s'agite autour d'elle sans qu'elle entende; on lui parle sans qu'elle réponde....

C'est la mère.

Qu'a dû faire et qu'a fait celui, quel qu'il fut, qui a tenu à sa disposition un livre présenté dans de pareilles circonstances. Il en a pris connaissance. Il l'a fait d'autant plus volontiers, que l'éditeur responsable avertit qu'il s'adresse « à ceux qui sont assez sages pour douter « de ce qu'ils n'ont pas vu, et qui, jugeant l'avenir par « le passé, ne croient pas que l'homme soit arrivé à son « apogée, ni que la nature ait tourné pour lui la der- « nière page de son livre. »

Tous n'ont pas pensé que le livre fut à la hauteur de son illustre origine ; mais d'autres, et ils sont nombreux, jugeant que l'œuvre avait une grande valeur, se sont enquis de la manière dont elle s'était produite. Voici ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont appris, et le résultat auquel ils sont arrivés ; chacun peut prétendre au même succès et *vérifier ce qui lui est affirmé*.

Il y a quelques années, un phénomène déjà remarqué dans l'antiquité et qui parut étrange, se manifesta au même moment dans le monde entier. On vit des objets mobiliers de tout genre mis en mouvement sans moteur apparent et lors qu'ils étaient placés dans certaines conditions et entourés de personnes dont les mains les touchaient ou seulement les approchaient. Le mouvement des objets parut indépendant de toute action sensible. Le fait fut assez éclatant pour que des expériences fussent tentées, et il fut incontestable que le mouvement ne provenait pas des opérateurs.

MM. de Gasparin et de Mirville ont publié le récit des études auxquelles ils se sont livrés, et fait connaître les résultats qu'ils ont obtenus. M. Girard de Caudenberg a écrit à l'occasion des mêmes faits, les journaux ont publié des articles et ils en publient encore.

On peut prendre dans ces écrits des relations de faits irrécusables. Citons quelques-uns des premiers faits qu'ils ont observés.

Un guéridon était chargé d'un poids de 75 kil., chacun de ses pieds a quitté le sol alternativement. A la contre-épreuve, la force musculaire des doigts des opérateurs réunis ***n'a pu*** soulever un des pieds du guéridon (***Girard de Caudemberg, p. 19, et de Gasparin, t. I, p.*** 66).

Le guéridon non chargé ou médiocrement chargé a été mu circulairement et ensuite soulevé jusqu'au renversement. Les personnes qui faisaient la chaîne avaient placé leurs mains au-dessus du meuble *et ne le touchaient pas*. Pour qu'aucun contact volontaire ou involontaire ne put passer inaperçu, on avait eu soin de *semer de la farine* sur la table.

M. de Gasparin rapporte ce fait et ajoute :

« Nous étions dans le ravissement, ***et cette belle expé- « rience a été maintes fois renouvelée.*** » (T. I, p. 35.)

L'auteur fait observer que sans que l'on touchât la table, elle était dressée, qu'ensuite les témoins, éprouvant de la résistance, avaient besoin de faire un effort pour la ramener à terre, et qu'enfin elle était renversée entièrement et tombait les pieds en l'air, quoique les doigts des opérateurs s'en fussent *toujours tenus séparés.* ***(Girard de Caudemberg, p. 19 et 20.)***

M. de Gasparin (t. II, p. 428), rapporte, d'après ***M. Rogers***, ce fait qu'une table a été conduite vers les expérimentateurs et les a poussés avec une telle force, qu'ils ont lutté en vain contre la puissance qui l'entraînait. Après avoir énoncé ce fait et cet autre que la même table pressée sous les mains d'un cercle de personnes, a été élevée en l'air et qu'elle y a flotté quelques secondes, ***M. de Gasparin*** termine par ces mots : « ***Je ne saurais m'étonner de pareils résultats.*** » ***(Girard de Caudemberg,*** p. 56.)

Tout ceux qui ont suivi des expériences, ont vu maintes fois une table être enlevée de terre et rester en l'air suspendue et flottante.

M. Girard de Caudemberg parle d'une expérience à laquelle il prit part. (p. 24 et 25.)

« L'opérateur se contenta, ***dit-il,*** de placer sa main « sur un guéridon léger que nous avions choisi à cet « effet... Je mis aussi ma main à côté de la sienne tout « en me tenant assez éloigné du guéridon pour observer « à la fois, avec beaucoup de soin, ce qui se passait au- « dessus comme au-dessous. Au bout de quelques instants « les deux pieds de notre côté se soulevèrent l'un après « l'autre et se maintinrent ainsi, à environ 12 à 15 cen- « timètres au-dessus du parquet. J'exécutai alors, à part « moi, un essai très-important consistant à exercer une « pression assez forte pour faire abaisser le guéridon, et « ***j'éprouvai une résistance tout à fait singulière.*** »

Les premières études firent reconnaître que les mouvements se faisaient la plupart du temps dans des conditions qui, en apparence, s'écartaient des règles de la statique. Il fallait en conclure qu'ils étaient l'œuvre d'***une force inconnue.***

Cela ne pouvait être douteux, puisque la table qui venait d'être *soulevée* était ensuite *rendue adhérente*, de telle sorte que les assistants devaient faire de grands efforts pour la détacher du sol.

On ne pouvait donc se refuser à admettre qu'une force agissant dans des conditions inconnues enlevait la table et alternativement la tenait immobile.

La même adhérence retenait sur la table enlevée et flottante en l'air pendant un intervalle de temps très-appréciable les objets qui s'y trouvaient. Rien ne tombait, quoique loin de rester horizontale, la table fut alternativement inclinée en tous sens comme un navire sur la vague.

Les mouvements avaient lieu quand certaines personnes étaient parmi les expérimentateurs, ils cessaient si elles venaient à se retirer. Il fallut donc également penser que les mouvements se produisaient ***sous l'influence de ces personnes douées de qualités dont on ne se rendait pas compte.*** Elles furent appelées ***médiums*** parce qu'elles étaient les intermédiaires entre nous et la force encore inconnue.

Il est inutile de parler des étonnants résultats obtenus par M. Home, ils ont reçu la plus grande publicité.

« Je connais, ***dit M. Girard de Caudemberg (p. 4),*** « une jeune personne, fille d'une de nos célébrités litté- « raires, qui fait tourner même les objets les plus lourds « sur lesquels elle pose intentionnellement les mains. » ***Le même auteur*** (p. 78), parle d'un piano pesant 300 kilog., soulevé au seul contact des mains d'un enfant effrayé d'un pareil effet qu'il n'avait pas même songé à produire et du bruit étrange que l'instrument avait rendu.

Ces faits et nombre d'autres semblables, ***tout en constatant la faculté des médiums***, établissaient que les mouvements n'étaient pas imputables à l'impulsion musculaire des expérimentateurs, ***M. de Caudemberg*** en fait l'observation à propos d'une de ses expériences.

III

Marie était l'unique enfant d'une femme chrétienne, nommée Sarah, et surnommée la sainte, pour avoir enduré de grands malheurs sans se plaindre; il est vrai qu'aucun gémissement n'était sorti de ses lèvres depuis longtemps. Mais ce qu'on prenait en elle pour du courage n'était que l'épuisement qui suit de trop longues douleurs; l'énergie de son âme s'était usée en silence. Il est des êtres qui restent encore debout après d'affreuses souffrances; mais ne croyez pas à leur force, elle n'existe plus; ainsi que ces arbres frappés de la foudre, et dont la moëlle est dévorée, ils n'ont plus que l'apparence de la vie; et le moindre choc va suffire pour les renverser.

Dans la seconde et terrible persécution, sous Domitien, Anaï, l'époux de Sarah, chrétien comme elle, et deux fils ses tendres espérances, avaient scellé de leur sang la foi qu'ils avaient embrassée. Elle avait cru les suivre au martyre, et son courage ne lui coutait point; mais elle était au sixième mois de sa grossesse, et les bourreaux la repoussèrent quand elle se présenta pour subir sa sentence; ils la reconduisirent en prison, et, lorsqu'elle fut à son terme, elle devint mère de Marie. La persécution ayant cessé dans le même temps, elle fut mise en liberté; alors elle quitta les lieux arrosés du sang de ses chers martyrs, et vint se réfugier à Gédora, ville située près des montagnes de Baalah, dans laquelle le christianisme commençait à s'établir.

Depuis seize ans, elle vivait là, seule avec sa fille, vaquant à la prière et aux soins d'élever cette enfant dans la crainte et l'amour du Seigneur; elle demandait incessamment à Dieu d'éloigner de ses lèvres, à l'avenir, la coupe d'amertume qu'il lui avait autrefois versée.

— Je suis lasse, disait Sarah comme la mère des sept martyrs à la mort de son sixième fils; je suis lasse, Seigneur, et je ne sens plus en moi-même assez de force pour souffrir.

Jamais encore elle n'avait quitté son enfant, elle veillait sur elle avec une crainte agitée que connaissent seulement ceux qui ont beaucoup souffert.

Et maintenant sa fille est là, morte sous ses yeux; ce coup l'a terrassée; depuis deux jours on dirait qu'elle ne voit ni ne pense, et, sans Anastasie, les soins qu'on rend aux morts les moins aimés n'auraient point été rendus à cette fille chérie.

La foule augmentait silencieusement; de jeunes filles venaient jeter des fleurs sur le corps immobile; d'autres trempant le rameau bénit dans l'eau du Jourdain, le secouaient sur les pieds de la morte après avoir prié près d'elle.

Mais bientôt un signe de dissolution prochaine apparaît sur le visage encore si pur et si blanc de la jeune fille; une tache livide est sur son beau front.

A cette vue, les pleurs et les sanglots redoublent, et Géthira sort pour aller avertir ceux qui sont chargés des funérailles, tandis qu'Anastasie, pour éloigner le cruel moment où il faudra rendre la dépouille à la terre, couvre le lit d'herbes aromatiques et l'arrose d'une huile parfumée dont l'odeur se répand au loin; elle agite et rafraîchit l'air qui s'épaissit autour du lit funèbre, puis ravive les lampes qui pâlissent et ronouvelle le feu des trépieds où brulent les parfums.

(La suite au prochain numéro.)

Pour copie conforme :

H[ne] Huet.

« Je ferai remarquer, *dit-il* (p. 25), que toute pres-« sion mécanique de la main du *médium* sur la table « n'aurait pu avoir d'autre effet que de maintenir la « table sur le parquet par ses trois pieds, et qu'avec « deux pieds en l'air la verticale abaissée du centre de « gravité passait loin du pied appuyé. *Aucun animal « n'aurait pu se maintenir ainsi.* »

Certains indices donnèrent à penser qu'*une force guidée par une intelligence pouvait seule produire les résultats observés.* Les mouvements fournissaient eux-mêmes, les moyens de correspondre avec cette intelligence et de découvrir où elle résidait. Etait-elle parmi les expérimentateurs ou en dehors d'eux. On posa des questions de chiffres, questions auxquelles la réponse pouvait se faire au moyen de mouvements marqués ou des coups frappés par un ou plusieurs des pieds de la table soulevé et abaissé autant de fois qu'il le faudrait pour arriver à la solution demandée.

« Parmi les nombres pensés, la malice d'un témoin « avait, *dit M. de Gasparin* (t. I, p. 41), placé un zéro, « et le pied indiqué était à gauche de l'opérateur et en « dehors de son action musculaire. Or, le commande-« ment ayant eu lieu sans amener aucun mouvement, « nous étions tous désolés, convaincus que notre impuis-« sance actuelle allait jusqu'à ne plus obtenir même le « simple soulèvement. J'affirme que si jamais l'ébranle-« ment était donné par les expérimentateurs placés en « face du pied, il y aurait paru à cette heure. Nos nerfs « étaient exaltés, et notre impatience était au comble, « cependant aucun balancement ne se manifestant *nous « fûmes fort soulagés en apprenant que le chiffre « communiqué était zéro.* » *(Girard de Caudemberg, p. 34.)*

Une expérience de ce genre étant faite et vérifiée, il n'est pas permis de méconnaître que la table agit sous l'impulsion d'une force dirigée par une volonté, et une volonté étrangère aux expérimentateurs.

Bien d'autres faits analogues ont confirmé ce résultat.

Il ne s'agit bientôt plus de coups marqués avec le pied de la table; mais de bruits qui se faisaient entendre comme si un doigt l'eut frappée elle-même et qui se répétaient à la demande des expérimentateurs.

Toutes les personnes présentes frappant tour à tour la table avec le doigt ou la main suivant le rythme choisi par chacune d'elles, obtenaient la répétition très-distincte des modulations successivement produites. Tous ceux qui ont suivi des expériences, ont assisté bien des fois au renouvellement de celle-ci.

Désormais, il était permis de croire que les tables et les autres objets mobiles du monde matériel avaient pour nous une fonction de plus, *celle d'obéir à une puissance invisible et de la rendre présente parmi nous.* Il n'y avait plus qu'à imaginer, d'accord avec elle, un langage à l'aide duquel on put correspondre avec cette intelligence ainsi mise à la portée de nos sens. Il fut d'abord extrêmement borné. Les coups qui figuraient des chiffres furent mis à contribution et ils figurèrent, d'après la convention et selon leur nombre, soit l'affirmation, soit la négation. Ce langage restreint ne permettait que des réponses monosyllabiques, et le mode d'interpellation otait toute initiative à l'interlocuteur que le mur de la prison corporelle séparait de ses frères. On la lui donna en convenant que les coups frappés en nombre suffisant auraient la signification des lettres. Le nombre de coups frappés indiquait la lettre correspondante d'après son rang dans l'alphabet. De la sorte, un coup signifia A, deux coups B, et ainsi de suite. Cette méthode n'avait que le tort d'employer un temps considérable. On obtint avec elle des résultats tout à fait démonstratifs. C'était une intelligence que son action sur la matière rendait sensible et présente. Son indépendance était démontrée.

M. Girard de Caudemberg cite *(p. 85)* un fait bien convaincant sous ce rapport.

« A cette question posée, quelle est la cause de la mort « de mon père? La table a dicté — FEU — mon père « était effectivement mort brûlé, il y *avait de cela vingt « ans.* »

Au moyen de la table avaient été frappés : pour F, sixième lettre, 6 coups, pour E, cinquième lettre, 5 coups, et pour U, vingt et unième lettre, 21 coups.

« Evidemment, *ajoute l'auteur,* la réponse dans son « ensemble avait pu être lue dans ma pensée, mais le « choix précis du mot, et du mot le plus court dont on « pouvait se servir et en supprimant l'article, avait sans « doute été fait par un autre esprit que le mien. »

Aussi interrogés sur leur nature, les êtres qui *pour répondre se servaient d'objets matériels qu'ils faisaient obéir à leur volonté, ces êtres dirent-ils qu'ils étaient des esprits*, qu'ils avaient été naguère ou jadis ainsi que nous le sommes actuellement, attachés à des corps, et qu'à des époques plus ou moins éloignées ils avaient été *hommes* sur la terre ou dans d'autres mondes? Cette révélation était un bonheur inespéré. Comment n'y pas croire, nos parents, nos amis pouvaient nous entretenir, nous parler de leur situation, nous éclairer sur la nôtre! Ils avaient dit : « Les esprits du Seigneur ont « passé à travers les nues et viennent vous prêcher : « Prêtez l'oreille à leurs voix amies : Ecoutez attentive-« ment : Peuples faites silence. »

On avait hâte d'obtenir un moyen plus facile de communication, un progrès fut bientôt accompli en ce sens. Un des assistants appelait alternativement les lettres d'un alphabet placé devant lui en commençant par la lettre A, quand il appelait la lettre qui devait servir à la reproduction de la pensée, le signal de l'arrêt était donné en levant le pied de la table ou en la frappant d'un coup. Les phrases les plus longues ont pu être dictées par cette méthode. Extrayons quelques mots de l'une d'elles :

« Quand l'union tiendra vos cœurs enlacés par une « chaîne d'amour, vous serez les élus de la terre et les « amis des anges. »

PIERRE FELCOURT.

(A CONTINUER.)

CAUSERIE

Une soirée de spiritisme comme il s'en donne quelquefois chez Mlle H. Huet a eu lieu ces jours derniers; la société se composait d'hommes sérieux, tous versés dans la croyance spirite, mais n'acceptant ses faits surprenants qu'après la plus grande attention. Comme cela se pratique ordinairement, on s'est mis autour d'une table, et on a évoqué les Esprits; M. Felcourt tenait l'alphabet, M. de Boismartin était prêt à écrire ce que l'Esprit allait dicter; voici ce qui nous a été dit par l'un d'eux : « Permettez-moi de vous proposer une expérience, je l'ai « faite quelquefois, elle est très-intéressante; elle peut « réussir si vous êtes attentifs et si vous me secondez. « Mettez un papier sur la table, vous le couvrirez d'un « mouchoir, et peut-être aurez-vous de l'écriture directe.

« Signé : P.-F. MATHIEU. »

On s'est empressé de faire ce qui venait d'être dit; une feuille de papier a été arrachée du milieu d'un cahier, on l'a fait circuler de main en main afin que chacun put s'assurer qu'il n'y avait aucun signe, un de ces messieurs y a fait une marque et on l'a posée sur la table; une dame y a jeté son mouchoir dessus, et l'on a attendu dans le plus grand recueillement. Quelques moments après, on a été averti par quelques coups que c'était fait. On a enlevé le mouchoir, on a pris le papier et l'on a constaté qu'un signe était tracé dessus, signe ayant la forme d'un V. Personne n'a douté du fait, puisque chacun a pu s'assurer par lui-même que tout s'était passé loyalement, en pleine lumière.

Ensuite M. Henri Delaage a demandé des soulèvements de table qui ont été très-hauts et très-prolongés. Notre jeune savant, Camille Flammarion, était présent à cette soirée.

Une dame des plus honorables me racontait, il y a quelques jours, qu'avant de réciter ses oraisons à sainte Brigitte, lesquelles doivent être dites pendant un an et un jour à genoux devant un Christ, elle avait prié Dieu de la gratifier de quelque chose de frappant qui pût la raffermir dans sa croyance à la communication des esprits.

Sa demande faite, elle dit ses oraisons ayant les yeux fixés sur la croix; tout à coup elle vit comme un nuage se former, puis une figure s'en détacha et vint à elle. O mon frère, dit-elle, comme c'est bien toi, je te remercie d'être venu. Et la vision disparut.

A ceux qui disent que c'est le diable qui nous trompe, je demande comment il lui est permis de se communiquer en prenant la forme d'un frère aimé, en face du signe révéré de la Rédemption, au moment où une âme pieuse récite des prières pour les âmes des trépassés?

YRAM.

Livres recommandés

L'Esprit de Famille, par le docteur Mathieu.	3	50
La Pluralité des Existences, par André Pezzani	8	50
L'Éternité dévoilée, par Henri Delaage.	5	»
Les Mystères du Magnétisme, par Henri Delaage. . . .	1	50
La Pluralité des Mondes habités, par C. Flammarion. . .	3	50
Les Mondes imaginaires et les Mondes réels, par Camille Flammarion.	3	50
Les Merveilles Célestes, par Camille Flammarion. . . .	2	»
Les Habitants de l'autre monde.	1	»
Désarroi de l'Empire de Satan, par M. Salgues	1	»

Journaux & Revues recommandés.

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE	10 f.
La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle.	10
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année . .	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois.	12
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle. .	12
La Luce de Bologne.	12
La Salute Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica de Bologne.	6
La Revue Spiritualiste de Paris, 8e année, mensuelle	10
Le Banner of Light de Boston, hebdomadaire.	
Le Spiritual Magazine de Londres, mensuel.	
Le Spiritual Times de Londres, hebdomadaire.	

Le Rédacteur en chef : HONORINE HUET.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY.